Publié dans *Septentrion* 2009/1.
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

UN HOMME DANS UNE TOUR : PAUL CLAES (RÉ)ÉCRIT LA TRADITION

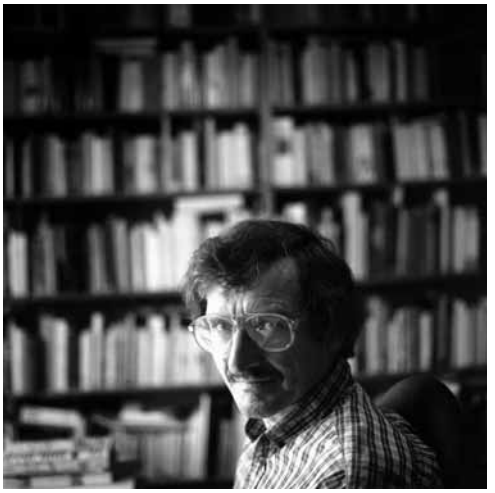
Le poète néerlandais Jacques Bloem a dit un jour: «Je voudrais être prodigieusement savant, et ne rien faire de cette capacité». C'est une juste définition de l'érudition. Paul Claes (° 1943) possède cette érudition, mais il l'a mise à profit dans des dizaines de livres qui comprennent des traductions (entre autres l'œuvre complète de Rimbaud et *Les Trophées* de Hérédia, mais aussi *Ulysse* de Joyce, en collaboration avec Mon Nys, *The Waste Land* de T.S. Eliot, ainsi que des traductions de textes allemands, italiens, espagnols, latins (Catulle), grecs (par ex. Sappho et l'*Anthologia Palatina*), des commentaires et des essais, des études et des romans, des poèmes et des pastiches.

Claes se préfère *artifex*, artisan, plutôt qu'artiste; *poeta faber* plutôt que *poeta vates*, visionnaire inspiré. En effet, les visions, estime-t-il, sont là pour être démantelées; les mystères, pour être élucidés; les problèmes et les nœuds, pour être disséqués. Il ne connaît pas la hantise de la page

blanche. *Nulla dies sine linea*. Pas un jour sans une ligne. Son remède contre cette hantise: devenir un caméléon littéraire. C'est ainsi qu'il a écrit successivement un roman (picaresque), situé dans l'Antiquité (*De Sater* - Le Satyre); un pastiche du *Satyricon* de Pétrone, de *Daphnis et Chloé* de Longus et de *L'Âne d'or* d'Apulée; un livre sur le christianisme naissant (*De Zoon van de panter* - Le Fils de la panthère); une reconstruction d'évangiles apocryphes et anathémisés; un roman sur la Renaissance (*De Phoenix* - Le Phénix), dont les protagonistes sont Pic de la Mirandole et la *Primavera* de Botticelli; et un ouvrage sur le XVIIIe siècle (*De Kameleon*).

Paul Claes affectionne une littérature à contraintes, des programmes qui doivent être exécutés. Prenons le dernier roman cité. Le protagoniste Charles d'Éon est le caméléon qui chante la chanson de l'être et du paraître. Empêtré dans des brouilles et des intrigues, cet étonnant et frivole personnage de diplomate-espion ne voit plus qu'une issue: devenir femme. Il adopte un autre aspect, un autre masque, change de vêtements, de miroirs et de personne. Il est son propre temps, son siècle, son «eon». Il se cherche continuellement lui-même, rassemble son être à force d'hésitations. L'écrivain Paul Claes s'introduit en dansant dans le XVIIIe siècle. Son siècle: «Chacun était tout occupé à ne rien faire, chacun jouait à s'ennuyer, chacun parlait sans arrêt sans dire quoi que ce soit. Les uns racontaient des grivoiseries dont ils auraient rougi de jour et les autres riaient de fadaises avant d'avoir entendu la pointe. Sommes-nous à un bal masqué?» (*De Lezer* - Le Lecteur, p. 357)

Paul Claes a eu soixante-cinq ans le 30 octobre 2008. Le jour de l'anniversaire de Ezra Pound et de Paul Valéry, le jour où Joyce a achevé son *Ulysse*. Même cela, il est parvenu à le faire. À l'occasion de cet anniversaire, il a publié une édition bibliophile à tirage réduit de son centième livre. «Que sçais-je» est une formule fameuse des *Essais* de Montaigne, où l'auteur oppose à l'insignifiance des connaissances qu'un homme peut accumuler l'espace infini du connaissable. «C'est moi que je peins» écrit Montaigne dans la première édition des *Essais* en 1580. Le commentaire sur les livres et les idées des autres est devenu un



Paul Claes (° 1943), photo D. Samyn.

autoportrait. C'est certainement le cas également des cinquante-sept maximes qu'il fit apposer sur les poutres de sa bibliothèque dans la tour du Périgord où il s'était retiré. Il continua à polir ses *Essais*, entouré de ces sentences, qui traduisaient sa conception de la vie. Il s'agit de citations empruntées à la Bible latine, à des auteurs et penseurs grecs et romains; elles nous offrent un résumé de sa vision de l'homme et du monde.

Dans la postface, Claes le dit laconiquement: «Au lieu de se glorifier, il (l'homme) doit reconnaître sa faiblesse.» Toute pensée commence et prend fin par cette humble question: *Que sçais-je?* Claes ne serait pas Claes si, à ce beau petit livre, où il place les cinquante-sept maximes grecques et latines en regard de sa traduction, il n'ajoutait pas deux sonnets (en néerlandais et en français): ils présentent l'emploi du temps de Montaigne qui fait la navette entre la bibliothèque au deuxième étage, la chambre à coucher au premier et la chapelle au rez-de-chaussée. La chapelle sert à la méditation, la chambre à coucher au repos et la librairie à la réflexion et à l'écriture.

Reste à savoir si les maximes de Montaigne constituent aussi un autoportrait de Claes le mille-pattes et le caméléon. Claes n'est pas un sceptique. Il croit en la possibilité fondamentale de connaître, de décoder le texte. Même si la porte est close, il y a une clé; même si le texte semble incompréhensible, il y a un code qu'il est

possible de déchiffrer. L'amour que Claes porte à la littérature passe par la compréhension. Il se cabre lorsque Todorov prétend que le sens des textes de Rimbaud est leur absence de sens. Après avoir lu et traduit Rimbaud pendant une quarantaine d'années, Claes conspue les surréalistes, qui voyaient en Rimbaud un précurseur. La clé, s'il s'agit de Rimbaud, réside dans les codes rhétoriques qu'il emploie. Et la rhétorique n'est-elle pas l'art de dissimuler l'art (*Ars celandi artem*), la technique permettant de soutirer la technique à la vue? La lecture d'un texte littéraire est pour Claes une préparation à la compréhension du monde, un exercice de lecture de la vie. Son goût de l'herméneutique se manifeste dans sa passion pour les mots croisés et le jeu d'échecs, sa lexicomanie, sa connaissance de la rhétorique et de la prosodie, son activité d'enseignant. La littérature est comme un écran qu'il installe devant un monde vide, incompréhensible. Par souci d'autodéfense. Cet écran, au moins, il peut essayer de l'expliquer et de l'interpréter. C'est la réalisation d'un idéal. Je suppose qu'il n'a plus d'intérêt pour un texte, un auteur, une œuvre, une fois qu'il les a déchiffrés. Claes est un rationaliste pur-sang, un antiromantique. Il se méfie de la spontanéité, combat le chaos. En y découvrant un ordre. Ou en l'y introduisant? Est-ce qu'il trouve parce qu'il cherche obstinément?

Paul Claes se bat déjà toute sa vie contre la conception qui veut que l'innovation et l'expérience soient les critères d'une «vraie» littérature. Il jure par les anciens procédés rhétoriques de l'*imitatio* (la littérature est l'imitation d'un modèle admiré, certainement quant à la forme, souvent aussi quant au contenu) et de l'*aemulatio*: dans l'imitation, l'auteur se mesure avec le modèle, et lui répond. Seule la tradition rend l'originalité possible. *Un original est un imitateur qui s'ignore*. Seul celui qui connaît les clichés, les genres, les *topoi*, les cadres, peut innover.

Les procédés de l'*imitatio* et de l'*aemulatio* existent déjà depuis deux mille ans et ont été redécouverts il y a quelques décennies sous les espèces de l'«intertextualité»: tous les textes font référence à tous les textes, les reprennent, les soumettent à des variations, les interprètent et les réécrivent. Claes est un habitué des fêtes de l'identification: lire un texte, c'est reconnaître une référence, percevoir une allusion, voir surgir une allégorie. Tout alors trouve sa place. Le lecteur assiste à ce beau spectacle. Il se sent riche.

Le soupir blasé poussé par Mallarmé, «La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres», est étranger à Paul Claes. Il est plus proche de la citation laconiquement inversée par Montherlant dans ses *Carnets*: «La chair n'est pas triste et je n'ai pas lu tous les livres». Il préfère cette autre boutade de Mallarmé: «Le monde est fait pour aboutir à un livre». Paul Claes est le gardien de la tradition. Même si la tradition n'atteint «les modernes que de façon fragmentaire, morcelée et altérée» (*Het Hart van de Schorpioen* - Le Cœur du scorpion, p. 94). Il n'est pas de tradition sans critique, pas de tradition sans innovation. Claes accepte les deux et veut en réaliser la synthèse. Recycler, transformer, adapter, achever, monter. «Rien ne se crée, rien ne se perd». Le lecteur devient auteur. Il écrit les livres qu'il ne peut pas lire.

Paul Claes lui-même voit son œuvre, et dans son cas donc l'œuvre de sa vie comme «(...) la mise en lumière de la tradition littéraire occidentale en traduction, en adaptation et en transformation, théoriquement et créativement.» (*Het Hart van de Schorpioen)*. Un programme qui mérite le respect. Après le canon de la poésie lyrique des Plats Pays en 80 poèmes avec commentaire, il a mis la dernière main au canon de la poésie lyrique française. Vous voilà averti. Laissez cet homme dans sa tour.

LUC DEVOLDERE

(TR. M. VINCENT)

PAUL CLAES, *De Zonen van de zon. Verzamelde gedichten* (Les Fils du soleil. Poésies complètes), De Bezige Bij, Amsterdam, 2008, 319 p. (ISBN 978 90 234 3286 9). Ce recueil comprend aussi des poèmes que l'auteur a écrits directement en français.

PAUL CLAES, *Lyriek van de Lage Landen. De canon in tachtig gedichten* (La Poésie lyrique des Plats Pays. Le canon en quatre-vingts poèmes), De Bezige Bij, Amsterdam, 2008, 310 p. (ISBN 978 90 234 3288 3). Anthologie de poésie lyrique de langue néerlandaise, composée et commentée par Paul Claes. Chaque poème est commenté en détail.

Crepusculum

Vulnus purpureum
Quo caelum est castratum
Sublime stat mutatum
In Solem igneum.

Virus sanguineum
De nube distillatum
Spargebat obstinatum
Solum pulvereum.

Nulli crepusculo
Occasum Solis nati
Cernebant oculo

Qui non excruciati
Essent spectaculo
Infatigati Fati.

La Plaie

Vermeille est la blessure
Du ciel émasculé
Qui porte la coupure
Du soleil annulé.

Chu de la chevelure
D'un nuage ondulé
Le flot de sang perdure
Dans le sable brûlé.

Devant ce crépuscule
Cruel le descendant
Du soleil ne recule

Qu'en reconnaissant dans
La blessure qui brûle
Le repère d'antan.

Poème en latin et français extrait de *De Zonen van de zon* (Les Fils du soleil), De Bezige Bij, Amsterdam, 2008. Paul Claes a recommencé ce poème en huit langues.